

PAUL HELBRONNER

PARIS

“ Mes impressions?... D'abord un besoin maladif de ne pas perdre une seconde pour le travail; puis une vive émotion faite de reconnaissance attendrie pour le courage de mes cinq compagnons que j'embrasse à tour de rôle; cette émotion redouble à la vue des constructions du Lautaret où ma famille tremble à l'heure actuelle;



aussi à la pensée des risques vaincus et de ceux qui restent à courir..., mais tout cela durant une minute et pour ne pas sacrifier un instant précieux, se logeant dans le temps où, sans m'être assis, je commence le déballage des sacs et le montage des instruments.

Cependant, à une superficielle inspection du ciel et de l'atmosphère, rien ne me presse, car pas une brume blanche n'en tache l'azur ou

rama; le vent est rigoureusement nul; la température extraordinaire est de 12° à l'ombre! Mais ce calme absolu et cette grande chaleur me font craindre pour l'après-midi un de ces violents et subits orages dont le premier effet serait de rendre terriblement dangereux le transport de notre matériel dans la longue traversée des arêtes (1). Cela justifie mon besoin fébrile de ne plus songer à rien qu'à l'exécution du travail scientifique prévu; je verrai ensuite à m'offrir les sensations artistiques.

Le théodolite placé sur son pied, lui-même solidement calé, le parasol fiché dans une fente de rochers, sans avoir même eu besoin de l'haubaner, je prends les premières mesures de réduction au centre du signal. Puis, pendant près de trois heures, tournant autour de l'appareil, j'ai la joie profonde de sentir le travail prévu s'exécuter régulièrement sur vingt des signaux de mon réseau primaire dont je peux réitérer quatre fois le tour d'horizon... Ensuite, la prise de vingt-deux clichés m'assure le panorama complet en cette heure d'une pureté merveilleuse... Et tandis que j'opère, entre deux visées ou entre deux lectures, Baroz me donne à manger à la cuiller pour m'éviter de distraire la moindre parcelle du temps... Enfin, tout est fini! Les précieux carnets sont rentrés dans

(1) De la Meije.

leur dossier, le théodolite remis dans sa caisse; les appareils photographiques dans leurs sacs, les divers instruments accessoires rangés dans leurs compartiments... Tandis que mes hommes disposent les charges et préparent les cordes supplémentaires pour la descente du Grand Pic et la traversée des arêtes, je laisse aller mes yeux et mon âme sur le grandiose espace.

On a dit qu'on ne venait pas à la Meije pour voir le panorama: c'est possible et cela dépend de ce que chacun demande à la montagne; en faire un mât de perroquet ou de cocagne, c'est bien la déprécier et se diminuer soi-même; il me semble que toute cette gymnastique n'est, au contraire, justifiée que par l'extraordinaire suite d'aperçus fantastiques qui frappent la vue, que par le sublime couronnement d'idéal que constitue l'horizon immense qu'on découvre de son sommet.

Pour moi, une ascension n'est complète que lorsque l'on a eu le loisir d'y obtenir et d'en apprécier ce résultat final que je considère comme le grand but des efforts de l'homme pour s'élever. Cela ne veut pas dire que je ne trouve d'un très puissant intérêt accessoirement de savourer les impressions sportives d'une belle escalade, de vigoureux rétablissements et de descentes sur des parois verticales... Et je m'apprête, en effet, à profiter de ces impressions au moment de quitter le sommet de la Meije,

d'en profiter d'autant mieux que cette fois aucun souci scientifique n'a laissé dans mon esprit de trace douloureuse: le travail que je rêvais, je l'ai fait „ (1).

(1) Dalla « Revue Alpine », 1909, n. 3, per cortese autorizzazione dell'autore.
